

CINÉMA(/CINEMA,58) + MUSIQUE(/MUSIQUE,59)
+ LIVRES(/LIVRES,60) + SCÈNES(/THEATRE,28)
+ ARTS(/ARTS,99964) + IMAGES(/IMAGES,100296)
+ LIFESTYLE(/VOUS,15) + MODE(/MODE,99924)
+ BEAUTÉ([HTTPS://WWW.LIBERATION.FR/BEAUTE](https://www.liberation.fr/BEAUTE),100215)
+ FOOD(/FOOD,100293)

CRITIQUE

LE DÉSORDRE LUMINEUX DE SANTIAGO DE PAOLI

Par [Judicaël Lavrador \(https://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador\)](https://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador)

— 10 septembre 2018 à 18:46

La galerie Jocelyn Wolff présente
les flottements chromatiques du
jeune Argentin qui fait perdre la tête
à sa peinture.



«Country Sock», 2017. Photo F. Doury

L'expo de peintures qu'accroche Santiago de Paoli suit la courbe irrégulière d'un fil à sécher le linge qui ploierait sous la charge des vêtements mouillés qui y sont épinglés. Certains tableaux, perchés en haut des murs de la galerie Jocelyn Wolff, se regardent le nez en l'air, tandis que d'autres reposent au sol, parfois de guingois sur des billes de céramique. Ces variations d'altitude disent déjà comme l'artiste argentin, né en 1978, fait traverser des trous d'air à sa peinture. Il la secoue de haut en bas pour lui faire perdre la tête.

Dans ce qui, si tout était en ordre, s'apparenterait à des natures mortes, il répète les mêmes motifs : des croissants de lune, des bougies, des bougeoirs, des lampes avec leur vaste abat-jour et des paires de chaussettes qui, comme le reste, prennent leurs aises, toute la place en venant lécher les bords du cadre du tableau. Ce qui donne bizarrement l'impression que tout est un peu à l'étroit et se pousse du coude pour figurer au premier plan. D'autant que le trait est hâtif et les couleurs pas nettes : le pinceau a préféré esquisser des contours vagues et colorier à la va-vite en alternant zones claires et

zones foncées. Ces flottements chromatiques sont imputables au choix du support, des panneaux de feutre qui, moins stables et uniformes que la toile, sont aussi un peu plus rugueux, poilus et échevelés. D'ailleurs, ils ne semblent pas tendus sur châssis, et s'ils flottent, plissent et se gondolent, c'est encore parce que viennent parfois se poser à leur surface quelques objets en céramique, voire une vraie bougie en cire, dont la mèche noircie a feint de laisser des traces de suie derrière elle. Toutes ces peintures, qui soufflent le chaud (les bougies, les chaussettes) et le froid (la lune, des étoiles de mer), cumulant dans le même espace des objets d'intérieur et d'autres de plein air, réunissant le jour et la nuit, cherchent finalement la lumière. Cette quête bordélique qui croise sur son chemin des chaussettes qui traînent est menée sans inquiétude, mais aussi en désespoir de cause : trop de sources lumineuses se télescopent pour ne pas finalement s'annuler.

Une des œuvres, intitulée *Here You Are*, paraît se réjouir d'avoir trouvé - la voie, la lumière, la manière de faire, le sujet, l'excitation... C'est un bloc de plâtre, posé à plat, peint à la gouache, couleur chair et abricot, creusé du dessin d'une paire de fesses rebondies qu'une main s'apprête à caresser (ou à fesser). Ce derrière, bien ferme (contrairement à tous les autres motifs de l'expo, mais pas moins saugrenu), tend une perche : la peinture de Santiago de Paoli est une peinture qui sautille entre le haut et là-bas. Qui rebondit. ◆

Judicaël Lavrador (<https://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador>)

Santiago de Paoli Peintures et Hotline Galerie Jocelyn Wolff, 78, rue Julien-Lacroix, 75020.

Jusqu'au 14 octobre. Rens. : www.galeriewolff.com